

L'obsession de la miséricorde

La longueur de l'évangile de ce jour est exceptionnelle. Jésus insiste à travers trois paraboles successives sur un même sujet, c'est presque une obsession. Et l'ensemble des lectures de ce dimanche concourt à cet unique sujet : la miséricorde de Dieu.

L'intercession de Moïse au regard de la parabole de l'enfant prodigue, aussi déroutante qu'elle soit, va nous conduire. Moïse fait figure de fils aîné convertissant Dieu lui-même à la miséricorde alors que le prodigue serait ici le peuple idolâtre, loin encore de son retour. Dans l'évangile, le père éprouve son aîné par sa patience envers le cadet. Dans l'Exode, Dieu éprouve Moïse par son impatience envers son peuple. Le renversement des rôles est saisissant : Dieu tente Moïse. Il propose d'exterminer ce peuple qu'il lui avait pourtant ordonné de libérer, pour repartir à zéro comme au temps de Noé. Moïse se voit donc proposer d'être l'unique héritier des promesses faites à ses pères... Il faut mesurer la responsabilité gigantesque qu'il porte ici en rappelant Dieu à sa fidélité. Il habite si profondément la maison du Père qu'il prend mieux soin de ses intérêts que Dieu lui-même ! Autrement dit, il ne se laisse pas entraîner par une fausse image de Dieu. Le Seigneur ruse avec lui comme il l'avait fait avec Abraham devant Sodome. Il tire de son prophète la prière dont il a besoin pour sauver l'homme. Car Dieu a besoin de notre prière pour sauver l'humanité. Il a besoin de la prière de Moïse en faveur d'Israël, comme de celle d'Israël en faveur des nations et finalement il a besoin de celle du Christ pour nous tous.

Paul témoigne de la difficulté qu'Israël aura à remplir sa mission de servir cette miséricorde. Pour devenir ministre du pardon, le persécuteur devra d'abord se faire lui-même pardonné. Il croyait savoir, mais avant de découvrir la patience du Christ à travers les chrétiens, en fait il ne savait pas croire. Croire savoir, ce n'est pas du tout savoir croire. Sans l'expérience de la miséricorde de Dieu, nous restons ignorants et sans foi.

Alors croyons-nous savoir ou savons-nous croire ? La répétition de ses trois paraboles archiconnues nous impatientent-elle ? Rares sont ceux qui, comme notre feu Père Robert après 50 ans de vie monastique, s'étouffent d'émotions en proclamant ce passage évangélique. Dieu a perdu sa brebis, sa drachme, son fils, son bien si précieux qu'il en perd la mesure. Et quand il retrouve son unique, c'est un débordement de joie, une fête... presque un scandale tellement cela semble incompréhensible. Qui a perçu la douleur lui tordre les entrailles peut imaginer l'immense joie des retrouvailles. Jésus le sait et en radote ; ce mystère l'habite tel un feu ardent... Mais qui comprendra ? Nous sommes ici au cœur brûlant de l'évangile. Jamais on n'insistera trop sur ce mystère. Car plus que la brebis, la drachme ou le cadet, c'est Dieu en fait que nous avons perdu ! Il reste un inconnu tant que nous ne connaissons pas cette folie divine et sa démesure.

Nous avons beau être fidèles et bien sages comme le fils aîné, le mystère de Dieu nous reste hermétique. Nous sommes prisonniers d'une fausse image comme Saul et les pharisiens. Pourtant tout est là, déjà donné, à disposition. *Tout ce qui est à moi est à toi*, dit le père à son aîné. « Nul besoin de partir au loin pour en profiter » aurait-il pu dire au cadet. Tout est là, à disposition... mais savons-nous de quoi il

s'agit ? Moïse l'avait vu et Jésus, après l'avoir répété sur tous les tons, finit par monter sur la croix pour nous le montrer.

« Toute ma patience est là, elle est à toi, elle est en toi pour que tu l'exerces. Toute ma miséricorde et ma tendresse sont là, elles sont à toi, elles sont en toi pour que tu les donnes. » « Tu peux disposer de moi comme de ton bien le plus intime » nous dit intérieurement le cœur du Christ selon H-U. von Balthasar. Voulons-nous de ce bien-là ? Désirons-nous acquérir cela et nous en faire les ministres et les serviteurs ? Habitons-nous la maison du Père comme Moïse et Jésus ? Autrement dit, aimons-nous l'amour ? Aimons-nous la patience ? Aimons-nous la miséricorde au point d'en faire notre trésor et de consacrer notre existence à la servir ? Il ne s'agit pas d'en être seulement les bénéficiaires, mais bien les ministres, les interprètes, voire ses défenseurs comme Moïse, contre Dieu lui-même s'il le fallait. Connaissions-nous l'exubérante joie du berger chargé de sa brebis ? Nous laissons-nous entraîner à la danse au son de la fête improvisée pour le cadet retrouvé ? Ou bien, Dieu nous reste-t-il un lointain inconnu ?

Auquel cas, rentrons-en nous-mêmes et revenons vers le Père ! Il suffit pour cela de respirer dans la conscience que Dieu nous donne son souffle gratuitement. Notre vie est déjà le don de sa miséricorde, notre souffle son baiser et l'étoffe de notre existence sa patience. « *Tout ce qui est à moi est à toi, cesse de respirer sans moi !* » La générosité du Créateur nous tient sans cesse, il suffit de consentir à sa tendresse. Nous sommes comme la flûte dans la main de l'artiste qui la crée pour pouvoir en jouer. Loin de son souffle, nous ne sommes qu'un bout de bois vide et troué. Consentez à vous laisser embrasser et devenez harmonie, charme et fête. Devenez célébration, révélation d'une beauté inconnue qui vous dépasse en vous traversant.

Dieu a besoin de notre prière pour sauver l'humanité, de notre tendresse pour le révéler ; sans quoi : *Qui fera entendre les chants et la fête ?*